

grinait, c'était la pensée de cet armistice, que la paix, disait-on, devait suivre.

— Je suis appelé auprès de Sa Majesté! vint-il dire à ses amis dès qu'il eut reçu l'ordre de l'Empereur; mais hélas! je suis destiné à ne jamais voir un champ de bataille. La paix va être faite.

— Je voudrais qu'il en fût ainsi; seulement je ne l'espère pas, répliqua M. Morangis. Les ennemis de la France vont faire des conditions que l'Empereur ne voudra pas accepter: les hostilités recommenceront, et ils nous écraseront par le nombre. Ils ont appris l'art de la guerre de l'Empereur lui-même, et retourneront contre lui sa propre science. Cet armistice n'est que le prélude d'une lutte acharnée, et une défaite sera pour nous le coup de la mort. Oh! que l'Empereur ne peut-il s'en convaincre! La France, le monde demande la paix! C'est en traitant qu'il pourrait confondre ses ennemis et obtenir des résultats plus glorieux qu'il n'en obtiendrait par la guerre la plus glorieuse; mais il ne voudra pas; il lui faudrait abandonner une partie de ses conquêtes, et c'est ce qu'il ne fera jamais.

— Mais c'est bien naturel, répondit Hector. A quoi bon faire des conquêtes si c'est pour les abandonner?

— C'est pourtant là qu'il faudra en venir, je le crains, dit le vieux savant d'un ton soucieux, et peut-être ne faudrait-il pas attendre qu'on y fût forcé.

Mais ces discours, pas plus que d'autres du même genre, ne pouvaient affaiblir la confiance d'Hector dans l'étoile de son maître; le cœur plein d'espoir, il dit adieu à ses amis pour aller prendre place dans le cortège de l'Impératrice, qui, le 26 juillet, atteignait Mayence, où les souverains allaient donner une nouvelle série de fêtes et de réceptions qui devaient être le dernier sourire de l'Empire.

